



JEANNE  
MOREAU

MARIANNE GRAY

nouveau monde  
éditions



JEANNE MOREAU



Marianne Gray

# JEANNE MOREAU

*Traduit de l'anglais par Odile Demange*

nouveau monde éditions

© Nouveau Monde éditions, 2010  
24, rue des grands Augustins 75006 Paris  
© Marianne Gray  
ISBN 978-2-84736-523-8  
Dépôt légal : juin 2010

*Pour John*





## Introduction

Elle entre, nimbée d'une aura de séduction, d'un nuage de fumée et d'une promesse d'excès. Elle réclame aussitôt une attention sans partage. Puis elle parle, ponctuant ses propos d'un rire rauque. Elle me regarde d'abord avec candeur de ses yeux cernés, semblant vouloir déchiffrer sur mon visage une réaction, quelque information qui lui tient à cœur et qui me laisse subitement désarmée. Mais j'ai dû dire quelque chose qui lui a déplu, car j'essuie la rebuffade agacée d'une moue qui me glace jusqu'aux os. Un de ses proches m'a parlé un jour de cette impression d'être « passé au napalm ». Elle sait vous mettre merveilleusement à l'aise ; mais elle sait aussi vous plonger dans un cruel embarras.

Quand j'ai annoncé à Jeanne Moreau que j'écrivais sa biographie, elle m'a envoyé un fax enthousiaste — imaginez *mon* enthousiasme ! —, de son écriture penchée, pour me dire combien cela lui faisait plaisir. Mais elle a ensuite changé d'avis et décidé de « ne pas interférer ». Elle souhaitait en effet mener à bien un projet personnel, écrire ses souvenirs, le guide des voyages de sa vie, un dessein auquel elle avait provisoirement renoncé, préférant continuer à *vivre* son autobiographie.

« C'est encore trop tôt », avait-elle dit, en tirant énergiquement sur une cigarette extra longue, avec, au fond des yeux, une infinité d'expériences dont nous ne saurons sans doute jamais tout.

Suivit une longue période de silence, au terme de laquelle elle fit une nouvelle volte-face et accepta de collaborer avec moi. Je ne lui ai jamais demandé la raison de ce revirement et nous nous sommes rencontrées à plusieurs reprises, pour quelques séances de questions-réponses réglées comme du papier à musique et menées avec un professionnalisme exemplaire. Une fois écoulé le temps qu'elle m'avait imparti, je me suis fait éconduire poliment mais fermement, et renvoyer à d'autres membres de son entourage.

Qui est cette femme ? Elle change de personnage comme un serpent de mue. Est-ce une grande diva qui n'aurait encore jamais quitté l'univers de la *belle époque* ? Ou serait-ce la dernière incarnation de la bohème, avec son sourire carnassier et son mode de vie fantasque ? Une Bette Davis, presque, mais avec l'élégance bourgeoise classique des Françaises des années cinquante ; ou peut-être simplement un bourreau de travail, mais habitée par une sorte de mystère inné, une présence hors du commun et une indicible séduction charnelle.

Pour la plupart des cinéphiles européens de sexe masculin âgés de plus de cinquante ans, elle a été, à un moment ou à un autre, un sex-symbol, la quintessence de la sensualité. Elle a aussi incarné les aspirations de bien des femmes d'un certain âge, elle a été la lumière qui les a guidées le long du tunnel de l'émancipation féminine, avec son je m'en foutisme, son haussement d'épaules et la folie dans laquelle elle semble devoir sombrer à tout instant.

Ses premiers films n'ont pas fait grande impression à leur sortie. Les techniciens se plaignaient : elle n'était pas photogénique. Ce n'était qu'une jeune fille joufflue comme tant d'autres, plutôt convaincante sur scène dans le répertoire classique et qui était, tout de même, la plus jeune actrice de la Comédie Française. C'est alors qu'à la suite d'une rencontre fortuite, Louis Malle décida de lui confier un rôle dans *Ascenseur pour l'Échafaud* puis un autre, en 1958, dans *Les Amants*. Ce film fit scandale. Elle avait trente ans quand on

## Introduction

fit d'elle l'égérie de la Nouvelle Vague et qu'elle devint à l'écran la première femme à tout savoir sur « la » question.

Des trois icônes féminines du cinéma français de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle — la mutine Brigitte Bardot, la glaciale Catherine Deneuve et Jeanne Moreau — c'est cette dernière qui remporte incontestablement la palme. Tout lui réussit. L'âge, semble-t-il, n'a pas prise sur certaines grâces humaines et aujourd'hui, Jeanne Moreau n'a rien perdu de son charme impérissable.

Cette actrice possède une infinie palette de nuances expressives et transforme son visage au gré des désirs du réalisateur — ou des exigences de la situation. La pétulante Catherine de *Jules et Jim* côtoie Lysiane, la tenancière de bordel graveleuse de *Querelle* et Jeanne Tournier, la femme adultère des *Amants* qui a laissé les spectateurs pantois devant la première allusion cinématographique à un cunilingus. On relève, çà et là, un vague écho de la religieuse du *Dialogue des Carmélites*, où elle est la bonté même, ou de l'« autre » religieuse, celle de *Cœur de Métisse* (*Map of the Human Heart*), qui respire la rigidité de la domination religieuse.

Dans la « vraie vie », Jeanne Moreau est une petite femme énergique, dont la personnalité semble aussi mobile et contrastée qu'à l'écran. Elle est sujette à de redoutables mouvements d'impatience et ne recule pas devant les règlements de comptes puérils. Elle peut se montrer terriblement versatile, extrêmement capricieuse, jurer comme un charretier quand elle est de mauvaise humeur et il lui arrive, disent ses amis, de piquer des colères homériques. Le lendemain, elle est évidemment bourrelée de remords et redevient absolument adorable. Elle est drôle, intelligente et charmeuse, mais elle a horreur des imbéciles. Elle mène sa carrière avec un grand professionnalisme car, si elle est sentimentalement dépendante des hommes, elle a appris très tôt à ne compter que sur elle. La maladie, la solitude et la mort l'inquiètent, mais elle se fiche pas mal de vieillir et croit passionnément au grand amour (et elle semble savoir de quoi elle parle) ou plus exactement à une succession de grands amours.

Ses idées sont si claires qu'il lui arrive de répéter presque mot pour mot des expressions ou des images utilisées lors de précédents

entretiens, ce qui ne l'empêche de se lancer inopinément dans une libre improvisation. Une sexualité primordiale est constamment tapie derrière son esprit alerte, mettant les femmes sur leurs gardes et incitant les hommes à baisser la leur. C'est un curieux mélange de chic français — héritage paternel —, et de pragmatisme anglo-saxon — héritage maternel.

Née à Paris d'une mère anglaise, danseuse de revue, et d'un père restaurateur, Jeanne Moreau a passé son enfance dans la région de Vichy, d'où son père était originaire, dans le Paris en guerre et en Angleterre, dans la famille de sa mère. Elle parle un anglais irréprochable de sa célèbre voix éraillée, avec une logique typiquement française. Elle a joué en anglais avec plusieurs réalisateurs anglo-saxons, bâtissant en six décennies un impressionnant corpus international d'œuvres, qui a commencé avec *Dernier Amour* en 1948. En 1965, elle était l'actrice française la plus cotée au box-office. Elle gagne encore beaucoup d'argent, mais dans l'ensemble, elle s'intéresse davantage aux personnes qu'aux cachets. Elle préfère travailler sur des projets qui la passionnent, souvent avec de jeunes réalisateurs auxquels elle croit, plutôt que de participer à des productions de studio figées.

« J'aime bien avoir de l'argent, » dit-elle, « mais je préfère le plaisir. Ma plus grande passion a toujours été le travail. »

Jeanne Moreau a elle-même réalisé trois films (*Lumière, L'Adolescente* et *Adieu Bonjour*), elle a enregistré cinq albums de chansons, entrepris de longues tournées théâtrales à travers le monde et édité une revue. Elle a longtemps envisagé d'écrire un livre de cuisine et ce qu'elle appelle un *dictionnaire subjectif*.

Elle s'est mariée deux fois, d'abord avec Jean-Louis Richard, acteur et scénariste, la veille de la naissance de leur fils Jérôme, puis — une union éphémère —, avec le réalisateur de *l'Exorciste*, William Friedkin. Entre ces deux mariages, il y a eu une multitude de films et un certain nombre d'hommes, dont le couturier Pierre Cardin.

Chez elle, c'est-à-dire à Paris et pendant de longues années dans une vieille ferme de Provence, elle a été entourée d'un cercle d'amis

## Introduction

où se côtoyaient des écrivains, des acteurs, des artistes, des musiciens et les plus grandes figures de la vie culturelle parisienne du XX<sup>e</sup> siècle. Elle a eu pour amis, à différentes époques, des gens comme André Gide, Pablo Picasso, Jean Renoir, Henry Miller, Anaïs Nin, Jean Genet et Jean Cocteau, mais elle n'a jamais cherché à se fondre dans un courant. « Je n'ai jamais pu faire partie d'un groupe, parce que je marche de mon côté, » m'a-t-elle expliqué un jour. « Je n'ai jamais voulu appartenir à une organisation ; c'est pour ça que je n'ai jamais été féministe. Je n'aime pas les étiquettes. J'ai toujours voulu affirmer ma différence. Disons, pour épaissir le mystère, que je suis une anarchiste isolationniste ! »

Un producteur voit en elle « la perversité faite femme » ; un autre a déclaré : « Elle ressemble peut-être à n'importe quelle femme, mais elle est *toutes* les femmes ». Cardin la décrivait comme une « simple paysanne ». Quant à Truffaut, il lui attribuait tous les attributs de la femme et les plus belles qualités des hommes, « sans leurs défauts ».

Jeanne a confié un jour qu'elle aimait les rides de son visage parce qu'elles dessinaient la carte de son existence, gravée par les acides de la vie. Le temps passant, ses traits semblent révéler de plus en plus de ce qui se passe en elle. Tout ce qu'a vécu cette femme insatiable mais toujours maîtresse d'elle-même, tout a laissé sa marque. « Comme tout être vivant, j'ai tout en moi — le meilleur comme le pire. Les gens qui savent ça possèdent un équilibre foncier qui leur permet de voir quelque chose de précieux dans tout. Je ne parle pas en termes de bien ou de mal. La nature humaine est comme ça, c'est tout. J'ai été mise sur cette terre pour exprimer tout ça. Plus le temps passe, plus j'en apprend sur l'espèce humaine et sur le reste du monde à travers ce que je découvre sur moi-même. »

Jeanne Moreau a fait un certain nombre de voyages intéressants, exotiques ou ordinaires. Perversité et pureté, tragédie et comédie, simplicité et complexité impossible : on peut lire tout cela sur son visage. Au repos, ses traits s'affaissent, suggérant le ressentiment, le danger. Un sourire, et ils s'illuminent comme un flambeau.

Pour aller au-delà de son visage public, j'ai parlé à ses amis, sa famille, ses collègues et ses collaborateurs, en France et en Grande-

## Jeanne Moreau

Bretagne. Je me suis rendue à Montmartre où elle est née, et dans les différents lieux de France où elle a vécu pour me faire une image de sa vie. J'ai passé je ne sais combien de journées au fond de salles obscures où j'ai vu les deux tiers de ses films. Je l'ai regardée travailler, je l'ai contemplée tout à loisir, j'ai été témoin de ses sautes d'humeur fantasques.

Ce qui suit est le fruit d'observations objectives de la vie singulière et des bons moments de cette icône de notre temps, de cette femme unique et inclassable.

Marianne Gray

# 1

**« Si ma mère avait quitté mon père plus tôt,  
j'aurais été une actrice anglaise. »**

Le Montmartre de la fin des années vingt ressemblait encore au Paris peint par Toulouse-Lautrec et Matisse. Fourmillant de danseuses, d'écrivains, d'artistes, de proxénètes, de prostituées, de gens qui se levaient au crépuscule et se couchaient à l'aube, c'était un quartier qui réussissait encore à être d'une misère pittoresque.

Les Moreau habitaient un tout petit appartement de la place Blanche, une place insalubre et poussiéreuse du neuvième arrondissement, à deux pas de Pigalle, à l'angle de la rue du Moulin Rouge et tout près de Clichy, où Henry Miller, futur ami de Jeanne, coulait des « jours tranquilles ». Les années folles battaient leur plein aux accents canailles de Mistinguett et de Maurice Chevalier et, si le Paris des lendemains de la Grande Guerre était encore occupé à se refaire une beauté, les années trente décadentes pointaient déjà leur nez.

Les aléas de l'histoire ne troublaient certainement pas le bébé au regard brun éveillé de la place Blanche, mais ils permettaient sans doute à ses parents d'espérer une fabuleuse renaissance de Montmartre et un avenir familial sans nuage.

Son père, Anatole Désiré Moreau, avait quitté son Allier natal après la guerre, escomptant trouver dans la capitale une existence

plus facile qu'à la campagne. Il connaîtrait la réussite en exploitant un café-restaurant avec son frère Arsène, rue Mansart. La Cloche d'Or était perchée sur les pentes de Montmartre, juste au sud du Sacré-Cœur. Ce n'était qu'un tabac quand les deux frères l'avaient acheté, mais ils en avaient fait un des bistrots favoris de la bohème, où les artistes cherchaient à recréer tant bien que mal l'atmosphère du Montmartre d'avant-guerre. Miller, Anaïs Nin ou Josephine Baker auraient certainement pu venir y prendre un verre.

Par une soirée pluvieuse de 1927, Anatole Moreau accueillit dans son restaurant une troupe de jeunes danseuses anglaises, les Tiller Girls. Elles logeaient au coin de la rue, dans un hôtel de la rue Duperré, et venaient souper à La Cloche d'Or après le spectacle. L'une des filles fit appeler le patron, un jeune homme à l'allure conquérante, pour se plaindre de la nourriture. Elle la trouvait trop riche pour son estomac, encore habitué aux repas plus frugaux du pensionnat.

C'était la dernière fois que la jeune Anglaise critiquerait sa cuisine. Deux mois plus tard, après que la jeune protestante eut fait sa communion catholique, ils se marièrent. Au moment où Kathleen Sarah Buckley Moreau d'Oldham prit son nouvel emploi, au bout de la rue, dans le chœur des Folies Bergères, elle était visiblement enceinte. « Ça a fait un scandale du diable », raconte Jeanne Moreau. « On savait évidemment qu'elle était enceinte. Pire encore, mon père était fiancé à la fille de la boulangère d'en face. Je sais que mon oncle Arsène a payé la noce, parce que ma mère était désespérée. Elle ne m'en a jamais parlé ouvertement, mais j'ai appris par un cousin que ma grand-mère française, qui se disait si pratiquante, avait demandé à ma mère d'essayer de se faire avorter. »

Le 23 janvier 1928, Mme Kathleen Moreau mit au monde son premier enfant. « Ma naissance n'a pas été accueillie comme un miracle, » reconnaît Jeanne Moreau. « Je n'étais pas prévue et en plus, ils voulaient un garçon. Mon père était tellement déprimé d'avoir une fille qu'il s'est saoulé et que des amis ont dû l'accompagner à la mairie pour déclarer ma naissance. »

Ses parents avaient déjà choisi le nom de Pierre. Ils envisagèrent de le transformer en Pierrette, mais l'employé d'État civil eut



« ...j'aurais été une actrice anglaise »

le bon sens de protester. « Quel nom affreux ! Ce n'est pas bien de traiter un bébé comme ça. Pourquoi ne pas l'appeler Jeanne ? » C'est ainsi, selon la principale intéressée, qu'on lui donna le nom de Jeanne — Jeannette pour la plupart, Nanette pour certains proches.

À vingt ans, Mme Moreau se trouvait ainsi au terme d'une carrière qui venait à peine de commencer. Mi-Anglaise mi-Irlandaise, elle avait dix-sept ans quand elle avait quitté le Lancashire pour venir à Paris danser aux Folies Bergères avec les Tiller Girls. Sa mère travaillait comme ouvrière dans les filatures du Lancashire, son père était pêcheur. Plus tard, il surnomma sa petite-fille française « chatterbox » (« moulin à paroles »). Kathleen se résigna à sa nouvelle vie, mais elle pleura des années durant la fin prématurée de sa carrière. Elle n'en parla qu'une fois à Jeanne, trois ou quatre ans avant sa mort. Elle lui confia alors qu'on lui avait proposé un jour d'aller danser aux États-Unis. « J'aurais pu faire carrière », avait regretté la vieille dame, pleurant en silence comme elle l'avait fait bien des années auparavant dans la salle à manger froide et sans lumière de La Cloche d'Or, pour ne pas réveiller le bébé.

Les origines d'Anatole Moreau étaient encore plus rurales que celles de Kathleen. Les Moreau n'étaient ni ouvriers ni paysans. C'étaient des forains, des marchands ambulants qui négociaient le produit des récoltes, l'huile du pressoir, qui vendaient des articles d'épicerie et fabriquaient des outils agricoles. Traditionalistes jusqu'à la moelle, ils n'acceptèrent jamais tout à fait cette bru étrangère, danseuse de surcroît. On ne pouvait pas faire confiance aux gens du spectacle.

Élevée par son père dans l'amour de la campagne, Jeanne considérait la grande ville avec des yeux de provinciale. D'emblée, et malgré de profonds désaccords qui se manifestèrent bien plus tard, Anatole l'autoritaire entretint avec sa fille des liens extrêmement étroits, non dépourvus pourtant d'une certaine hargne. Elle avait pitié de sa mère, mais elle était la fille de son père. Après tout, ils étaient Français tous les deux.

Jeanne avait un an et demi quand son père et son oncle se séparèrent et vendirent La Cloche d'Or. Le restaurant existe toujours,

couvert de panonceaux de recommandation rouillés, et sa carte se flatte, m'a-t-on dit, de proposer le meilleur lapin de tout Paris. Arsène reprit une autre brasserie à Paris et Anatole partit avec sa famille pour Vichy, où il ouvrit un café-hôtel-restaurant, l'Hôtel de l'Entente. Il était originaire de Mazirat, un village des environs de Vichy, où des Moreau vivaient, et vivent toujours, depuis des générations. « Quand les deux frères se sont séparés, ma grand-mère est venue avec nous et j'ai eu l'impression — j'étais pourtant encore toute petite —, que c'est à partir de là que les choses ont mal tourné », m'a confié Jeanne bien des années plus tard, à Paris.

Vichy est une élégante ville thermale dont la réputation a un peu pâti depuis qu'elle a servi de siège pendant la guerre au gouvernement collaborationniste de Pétain. Elle se trouve dans le Bourbonnais, à 345 kilomètres au sud de Paris ; elle est entourée de forêts de chênes et de montagnes. Le temps semble s'être arrêté dans ce distingué paradis de joueurs depuis les années 1930, au moment où Jeanne fut en âge d'entrer à l'école.

Aujourd'hui, devant l'école confessionnelle qu'elle a fréquentée, des petites filles en uniforme bleu et blanc gloussent toujours en se racontant leurs secrets, et courent pour ne pas arriver en retard à leur cours de danse, comme elle l'a sans doute fait autrefois. Sous les catalpas de la place, des messieurs minces et séduisants venus des départements d'outre-mer déambulent après avoir bu, comme il se doit, à cinq fontaines différentes pour purifier leur organisme des comprimés antipaludéens. Pendant ce temps, des vieilles dames ratacinées en tailleurs Chanel d'origine et en escarpins bicolores prennent le thé à la terrasse du Rabelaisien, en attendant l'heure des cocktails. La nostalgie qu'inspirent à certains les derniers jours de l'Empire britannique n'arrive pas à la cheville des souvenirs vichystes du passé colonial.

Au cours du séjour que j'y ai fait en 1993, le plus grand cinéma de la ville projetait *Madame Bovary* de Claude Chabrol, avec Isabelle Huppert. Le documentaire controversé du même Chabrol, *L'Œil de Vichy*, truffé de bandes d'actualités officielles et de courts-métrages réalisés par le gouvernement de Vichy entre 1940 et 1944, a peu de

« ...j'aurais été une actrice anglaise »

chances d'être diffusé dans cette ville foncièrement bourgeoise. Et il semble peu probable qu'on y organise un jour un festival Jeanne Moreau. En effet, aucune des personnes que j'ai interrogées ne semblait savoir qu'elle avait passé une partie de son enfance dans « la ville d'où vient l'eau. »

Ses plus belles journées de l'époque furent sans doute celles qu'elle a vécues à Mazirat, un hameau isolé et oublié d'une vingtaine de maisons de pierre gris miel, situé entre la Loire et le Cher, à l'endroit où la Sioule suit la vallée conduisant vers l'Auvergne. Le cimetière est rempli de tombes qui portent le nom de Moreau. Sur des photos d'enfance, prises pendant les vacances, on la voit assise, heureuse, dans les collines des environs en compagnie de son père, un sourire identique éclaire leurs deux visages. Elle se défend pourtant de lui ressembler.

Elle dit avoir vécu une enfance très gaie à Vichy. Elle charmait tout le monde, racontait d'interminables histoires sorties tout droit de son imagination, jouant tous les rôles en prenant des accents différents. C'était un vrai garçon manqué, qui capturait les serpents venimeux pour les vendre au pharmacien, grimpait aux arbres et tombait de la bicyclette blanche qui était arrivée un jour de la ville, sur le toit d'un autocar de campagne bringuebalant. « Quand j'étais petite, j'étais faite comme un garçon. Je passais mon temps à courir, j'avais tout le temps les genoux couronnés. »

Elle connut sa première émotion violente quand, malgré les eaux minérales qui coulaient gratuitement dans la ville, sa meilleure amie mourut du croup, à huit ans. Aller à l'école sans elle était l'enfer et Jeannette se réfugia de plus en plus dans un univers à elle. Pour elle, l'âge de raison se situa vers sept ans, le moment où, dit-elle, elle se sentit pour la première fois exilée de la vie. « J'ai commencé à percevoir une incroyable tristesse dans les choses qui m'entouraient. C'est la période où je voulais devenir bonne sœur. Pour une élève d'une école catholique, qui allait à la messe tous les dimanches, la vie des religieuses faisait l'effet d'un monde enchanté par rapport à ce qui se passait à l'extérieur, et à tous les problèmes des adultes. »

Elle avait déjà conscience que la vie des femmes qui l'entouraient était souvent violente et sombre, que les hommes étaient remplis d'amertume et de frustration. Ses parents se disputaient derrière les portes closes, excluant leur fille. Vers huit ans, elle eut, comme beaucoup d'enfants, le sentiment d'être mal aimée. Elle chipa une partie de l'argent du ménage, prit sa bicyclette et s'enfuit de la maison. On la rattrapa six ou sept heures plus tard.

Un peu plus tard, sa mère la prit dans ses bras et chuchota à son oreille : « Sois courageuse, nous allons bientôt quitter tout ça, toi et moi. » Jeanne se rappelle l'orgueil que lui inspira l'idée de comploter avec sa mère, de préparer leur fuite. Mais voilà qu'assez peu de temps après cet incident, sa sœur, Michelle, naquit. « Je me suis sentie trahie. Je savais que ma mère avait cédé à mon père. Il y avait soudain la naissance tardive de ma sœur. J'avais été fille unique pendant près de dix ans, et ça ne me déplaisait pas. La naissance de ma sœur a été une horreur pour moi. Je me suis repliée sur moi-même, hors d'atteinte de mon père. En fait, j'en étais venue à le détester profondément. Alors il s'est mis à adorer ma petite sœur. »

Michelle est née neuf ans et neuf mois après Jeanne. L'attention accordée au nouveau bébé heurtait de toute évidence l'aînée, qui raconte une terrible histoire : elle avait envisagé de tuer sa petite sœur en l'enfermant dans l'horloge vitrée. Mais par la suite, quand sa mère fut obligée de prendre un emploi, ce fut Jeanne qui resta à la maison pour laver le bébé, le nourrir et s'occuper de lui. Peu à peu, un attachement fondé sur le puissant instinct protecteur de Jeanne s'est développé entre les deux sœurs, qui sont restées des amies et des alliées très proches.

Kathleen se rendit plusieurs fois en Angleterre pour présenter ses enfants à sa famille. Elle y emmena d'abord Jeanne tout bébé, et y retourna avec elle quelques années plus tard. Ce fut à cette occasion qu'à Oldham, l'enfant prononça ses premiers mots en anglais, ce qu'elle fit avec l'accent du Lancashire, si l'on en croit la légende familiale. Les liens de Jeanne Moreau avec l'Angleterre, plus lâches certes que ceux qui l'unissent à la France, ont pourtant résisté à l'épreuve du temps. Bien qu'elle soit fondamentalement Française,



# JEANNE MOREAU

Star essentielle du cinéma français depuis un demi-siècle, célébrée dans le monde entier, Jeanne Moreau a toujours vécu et choisi ses rôles sans concessions. Voici la réédition de sa première biographie « à l'anglo-saxonne », puisée aux meilleures sources, résultat d'une enquête de plusieurs années, de très nombreux entretiens avec Jeanne Moreau elle-même et avec ses proches. Pour la première fois, elle se révèle dans toutes les contradictions de ses nombreuses facettes : la femme volatile, énergique, fragile, passionnée ; l'amie des artistes et écrivains, tels Gide, Picasso, Henry Miller, Anaïs Nin, Genet, Cocteau ; l'actrice à la fois « cérébrale » et sensuelle de Malle, Truffaut, Renoir, Welles, mais aussi l'alliée des jeunes réalisateurs, celle qui n'hésite pas à soutenir des projets difficiles et à se mettre en danger ; à la ville, l'égérie du couturier Pierre Cardin et l'épouse du réalisateur de *L'Exorciste*, William Friedkin, ou l'amante émancipée de quelques autres.

Voici enfin le portrait cinéophile, à la fois intime et pudique, d'une très grande dame du cinéma qui ne cache rien de ses bonheurs comme de ses blessures.

*Marianne Gray, native d'Afrique du Sud, est journaliste spécialisée dans le cinéma et réside actuellement à Londres. Elle a publié sept ouvrages, parmi lesquels une biographie de Gérard Depardieu.*

*2<sup>e</sup> édition augmentée*

15 euros

978-2-84736-554-2



nouveau monde  
éditions

[www.nouveau-monde.net](http://www.nouveau-monde.net)

SODIS 吳  
NU8069-2